

## STENDHAL JOURNALISTE : RÉALISME POLITIQUE ET COMIQUE DU RÉEL

Nous avons tenté de le montrer<sup>1</sup> : l'histoire et nommément le roman historique ont conduit Stendhal à une formule du roman incluant comme composante la réalité historique du contemporain ; mais celle-ci est politique, évidemment, et relève d'une perception de la chose politique, perception qui est l'enjeu de l'attitude réaliste en politique. Tout le problème est de voir l'origine du réel romanesque dans le réel du politique : c'est le même objet, les mêmes événements fournis par la société, ils passent des articles à *Armance* et au *Rouge*, mais il s'agit encore de la même attitude perceptive (c'est-à-dire intérieure), qui permet de voir, d'admettre la réalité et lui faire subir une sorte de traitement : par la mise à distance (réalisme politique et réalisme esthétique sont également des prises de distance), par une mise en forme qui va impliquer le comique de la réalité.

Sans doute nous avons là, saisi sur le vif dans la manière dont Stendhal enregistre, présente, raconte, les faits politiques et sociaux, le passage de l'odieux au comique : l'attitude réaliste surmonte le blocage de l'odieux. Admettre politiquement le réel, c'est déjà en quelque sorte « l'esthétiser ». Le problème de vivre la politique, « problème de la personnalité » de Stendhal, me semble constitutif de son choix du roman ; le « réalisme » implique de décrire, mais surtout d'accepter, d'identifier le réel, son sens ou son absence de sens, son immanentisme, son autosuffisance dans son ordre. C'est un choix, un problème de valeurs, le réel fût-il prononcé dans la

---

<sup>1</sup> Dans « Comment et pourquoi Stendhal est-il devenu romancier ? », *Le Roman stendhalien, La Chartreuse de Parme*, Paradigme, 1996.

désertion de toute valeur. Le réel n'est pas seulement le référent d'une représentation, il est aussi son principe, il apparaît comme « principe de réalité », et comme fondé sur un réalisme de la politique.

Mais d'emblée chez Stendhal, et les articles anglais vont le prouver, ce réalisme politique est lié à un comique de la politique : il contient potentiellement et explicitement un réalisme esthétique. L'Égotiste ne fait-il pas dater sa découverte de l'*esprit* de ces mêmes années et du même contexte ? La genèse du roman stendhalien va donc passer par là : par une saisie, une intelligence de la politique.

C'est le journalisme qui conduit au roman et sans doute par le comique de la politique : les articles anglais contiennent potentiellement les éléments des deux premiers romans de Stendhal, ils sont pour lui une nouveauté absolue, la description objective de la société française, « le portrait » fait « en conscience » d'un « animal curieux » et inconnu, le Français moderne, et ils constituent avec les romans une sorte d'écriture en partie double. Non seulement par les faits, les thèmes, les personnages, mais par la découverte du réel et de sa transcription comique, par l'invention du comique politique.

Autrement dit, ils permettent de mieux saisir l'attitude double de Stendhal concernant l'intégration de la politique à l'œuvre d'art ; comment accueillir dans l'esthétique le « mal moral », la laideur de l'*odieux*, la violente tension des conflits journaliers de la politique ? A certains égards, l'axe même de la révolution romantique de *Racine et Shakespeare*, c'est de trouver la forme littéraire permettant de dire l'histoire et, plus précisément, la politique actuelle : « Le jour de l'expulsion de M. Manuel, il est impossible que la nation se contente de la représentation de *Zaïre* au Français et qu'elle ne trouve pas un fond de niaiserie à ce sultan qui va *donner une heure aux soins de son empire*. »<sup>2</sup> Quelle sera la forme qui permettra de représenter la vérité d'une conspiration ? Il y a un rapport entre la théorie de la comédie nouvelle que présente le pamphlet

<sup>2</sup> *Racine et Shakespeare*, Cercle du Bibliophile, p. 288. Cette édition est utilisée, sauf indication contraire, dans tout l'article.

romantique et les « comédies » en acte de la politique dans les articles anglais.

Le « coup de pistolet » va donc retentir partout si la nouvelle littérature force les barrières des censures : impossible d'exclure cette discordance absolue entre les « intérêts d'imagination » et les intérêts réels et brûlants du public, impossible de ne pas l'inclure dans une sorte de nouvelle alliance du beau et du laid, de l'agréable et du désagréable, de la partialité et de la vérité, de la réalité moderne et du rire. Les articles anglais en sont une première application...

Mais si le fait de ramener la littérature dans la réalité (historique, politique) la modifie, le fait de cette inclusion modifie tout autant la matière réaliste : la politique représentée est une politique construite, un pré-écrit, qui se constitue à partir de schèmes et de formes. Je pense que ce réel est tributaire d'une vision de la politique, de cet autre *réalisme*, qui repose sur une relation des faits et des valeurs, ou des faits et des idées ; Stendhal n'est pas un homme politique, ni un homme d'Etat, il vit la politique comme la condition de l'homme moderne, en écrivain citoyen qui subit la politique de son temps comme acteur et comme participant aux enjeux pratiques et idéaux qu'elle représente dans ses moindres détails comme dans ses grands événements. Immergé en elle, même dans sa volonté de s'en séparer, il a vécu avec passion et pathétique, avec espoir, indignation, souffrances, les aléas de l'histoire.

Qu'est-ce que l'*odieux* sinon l'expression de tout le sérieux de la politique, champ clos des haines et des amours, des refus et des espérances : champ clos de la réalisation des valeurs et des « idées » qui sont impliquées par l'idéologie politique et les certitudes qui en découlent. Tout est là, dans cette jonction passionnément attendue de la réalité et des valeurs, dans le mouvement irréversible du progrès. « Incapable de se maintenir au niveau des faits, il ne respire à son rythme libre que dans le monde de la valeur », a dit de lui G. Blin ; il n'y a que des choix abrupts, définitifs et passionnés chez le « jacobin », le révolté manichéen, le fils de la Révolution, l'ennemi irréductible des rois, des nobles, des prêtres... Et il y a aussi le mouvement bride-galop, idéalisme-cynisme, pureté-ironie, — « afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre » —, affirmation-trahison,

oscillation d'un extrême à l'autre. La pesanteur douloureuse du laid et de l'odieux appelle correction et inversion : l'idéaliste républicain se fait réaliste. L'obsédé de la « réaction » va tenter de vaincre son obsession et de transformer ce rapport aliénant à une réalité elle-même aliénante ou aliénée.

La marche du citoyen est la même que celle de l'écrivain en quête de comique et de gaieté. Le combat pour le réalisme (ou les réalismes) est un combat contre le sérieux, un combat pour la démystification allègre de l'idéaliste indigné et souffrant ; la vraie liberté, celle qui conditionne tout, n'est-elle pas la gaieté ? Pour vivre et représenter la politique, il faut en conjurer le sérieux, il faut démystifier la politique pour le dire. La notion de réel dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle implique une dérision du réel (et un pessimisme philosophique en un sens) : j'oserais dire ici une dérision de la politique, ce réalisme désillusionné qui prend hommes et faits dans leur pure nudité objective et qui isole la politique dans son ordre propre, son jeu autonome, en mettant entre parenthèses les valeurs qu'on lui accroche.

Stendhal lui-même rappelle le dialogue légendaire entre l'honnête homme et le cynique, entre le pur républicain et l'opportuniste qui sert tous les régimes, entre Carnot exilé en 1815 par Fouché et Fouché lui-même se préparant à rester au pouvoir : « Où puis-je me retirer, traître ? », dit le républicain ; « Où tu voudras, imbécile », dit « l'homme politique »<sup>3</sup>, ou l'homme de pouvoir. Pour vaincre la politique, et la convertir à la littérature, faut-il se rapprocher de cette démoralisation de la politique ? Je pense que c'est la tendance de Stendhal à séparer abruptement, au moins comme une morale ou une hygiène provisoire, la politique de l'éthique et de l'idéal : pour s'en guérir, s'en détacher, la comprendre aussi ; comprendre, c'est pardonner, c'est aussi s'amuser ; voir vrai, c'est pour lui voir drôle. La vision « comique » de la politique est toujours plus ou moins celle de l'homme d'Etat, l'homme du fait et l'homme du pouvoir.

---

<sup>3</sup> *Chroniques pour l'Angleterre*, édition de K.G. Mac Watters, P.U.G. ; cette édition nous sert de référence, sauf indication contraire.

On connaît l'idéal de Max Weber : ne parler de la politique qu'à condition de pouvoir toujours répondre à la question : « Mais enfin si vous étiez Premier ministre, que feriez-vous ? » ; le politique de la responsabilité se meut dans le relatif, en dehors des arrièrondes utopiques et des impératifs catégoriques des idéocrates. La conscience de la politique (démoralisée, dépassionnée ou tâchant de l'être) déjoue l'attitude du protestataire ou de l'intellectuel vertueux et humanitaire, aveuglés par l'image absolue du pouvoir comme un bloc mauvais, magnifié négativement, et se rapproche de celle de l'homme d'Etat, homme de la Raison de l'Etat, qui saisit le pouvoir dans ses mobiles, ses impératifs, ses limites, ses servitudes. Alors la politique, terrain de prédilection de l'odieux et du sérieux, peut se libérer.

### LE RÉEL ET SES VALEURS

Pour Stendhal, le réel ne va pas de soi : il est l'enjeu d'une conquête et d'une victoire sur soi-même. Le voir, c'est l'accepter, c'est l'admettre : tomber à son niveau. La réaction nauséuse de Brulard devant le réel grenoblois et familial est bien inspirée ; Stendhal commence par l'image, l'idéal, et voir le réel, toujours assimilé à un déficit de sens et de valeur (« N'est-ce que ça ? ») est l'enjeu de sa formation philosophique ou de sa vie active. S'il devient « réaliste », c'est en se faisant violence et en conservant le même sentiment de chute et de perte de sens. Le réel est comme le terme d'une thérapie difficile qui doit le délivrer de lui-même, de l'hégémonie première de la chimère, de la folie, de la sensation bouleversante et aveugle, du préalable de l'optimisme éthique dit « espagnolisme », de l'illusion : le réel<sup>4</sup>, il en « détourne [ses] regards et [sa] mémoire », c'est pour lui horreur, laideur, bassesse ; litanie qui parcourt *Brulard* comme le refrain selon lequel lui, « cheval ombrageux », qui voit l'ombre et jamais la réalité, il a toute sa vie « vu [son] idée, et non la réalité », succombé au « charme, au

<sup>4</sup> Voir *Œuvres intimes*, II, pp. 544-545, 548, 730, 873, 900, 934, 990 et 435 : « les objets glissaient sur moi inaperçus ou méprisés quand ils étaient entrevus » : pp. 436 et 438 sur l'invasion des illusions en lui.

*dazzling* des événements », à « l'auréole qui [lui] fait aller *les yeux*, qui [l]'éblouit et [lui] ôte la faculté de voir distinctement » ; il ne savait donc pas *voir les choses*, il confondait montagnes et taupinières, à la place de « ce qui est », il voyait ses images nées de l'émotion, périls de sa fantaisie, chimères surgies de l'idéal.

Quand ce qu'il voit à la place du réel, enrichi de cette « valeur ajoutée » aux choses<sup>5</sup> qui en dérègle la conscience, qui leur substitue des modèles ou des doubles, quand cet ensemble de projections, négatives ou positives, embellissantes ou péjoratives, qui le jettent dans le rêve ou la persécution, sera-t-il soumis à une soustraction vraiment réaliste ? Quand se guérira-t-il de cette « folie du sens » qui crée des prodiges et des monstres ? Clément Rosset donne l'exemple de Hegel assistant à l'entrée de Napoléon à Iéna : il voit passer l'Histoire, « l'âme du monde » à cheval et dans les rues, il voit le symbole, la nécessité incarnée, la signification descendue parmi nous.

Alors est réel ce qui signifie, alors que le propre du réel, s'il a des propriétés, est d'être quelconque, insignifiant, fortuit, unique : nu et brut. Stendhal est celui qui de son propre aveu ajoute au réel un surplus incroyable de sens, alors que « rendre le réel à l'insignifiance », c'est le rendre à lui-même. Valéry le disait, « un fait, c'est ce qui se passe de signification », et C. Rosset reprend : « La chose est à jamais telle qu'en elle-même, sans que transpire d'elle aucun signe, aucune signification. » L'image toujours plus ou moins platonicienne empêche le réel de coïncider avec lui-même et lui substitue un double, un complément, un ajout.

Il faut passer de l'excès de sens au déficit du sens pour entrer dans le réalisme, tout réalisme : Stendhal en a senti l'exigence absolue, exigence d'un contrepoids, d'un antidote, et finalement il n'a cessé d'évoluer, selon le rapport défini par lui-même de la *bride* et du *galop*, entre deux excès. « La réalité jouant contre l'imagination », c'est « la hache de bois du sauvage contre la hache de fer de

<sup>5</sup> Cf. Clément Rosset, *Le Réel. Traité de l'idiotie*, éditions de Minuit, 1977, pp. 34-35, 39-40 et 44.

<sup>6</sup> Cf. *Œuvres intimes*, II, pp. 52 et 101.

l'Européen » : une cause désespérée, désespérante. « Il faut que l'imagination apprenne les droits de fer de la réalité. »<sup>6</sup> Au prix de quelle blessure, de quelle défaite intérieure, de quelle souffrance ?

Agissant contre les illusions si souvent qualifiées de *poétiques* et de *romanesques*, mais ressenties aussi comme une facilité (il y a de la mauvaise foi dans l'idéalisme) et une complaisance envers soi-même, le réalisme est un malheur (il condamne à voir le mal) et un devoir, une démarche risquée et courageuse (Brulard le dit : on marche au réel comme au canon, comme à l'assaut), et cette chute du sens va s'inscrire dans un pessimisme tonique, à la quête du sens se substitue la quête du déficit du sens, la conversion à la nécessité de l'insignifiance, ou du glissement de la réalité vers une sorte d'insignifiance tendancielle (c'est la pente douce, qui installe le progrès dans les petits pas du réel et scrute à la loupe les développements de l'idée dans les menus événements) ; l'irréaliste, l'espagnoliste, qui avait tant travaillé dans sa jeunesse à contrer son cœur et son imagination, à apprendre à observer (à Marseille, dit-il, « la tête était déjà trop occupée, pour que l'amour fût le maître de tout, je commençais à observer »), se devait de franchir cette étape décisive dans l'accès au réel : la perception de la politique dans sa vérité.

C'était la seule voie pour maîtriser les affects puissants mais désagréables de la politique, en particulier l'insupportable écart entre l'idée et le réel, entre l'attente et l'événement ; le réalisme renverse le rapport du moi et de la chose politique, et cela par l'analyse de la politique qui va se développer en perception comique de la politique. Dans les deux cas, il y a *soustraction* de valeur.

## RÉALISME ET PERTE DU SENS

Dans l'attitude du réaliste, qui s'en tient au monde tel qu'il est, au cours des choses, à l'esprit du temps, qui l'accepte et le comprend, il y a d'abord une récusation de l'idée, une sortie de l'idéalisme et du rationalisme, une sortie de la raison : d'une manière ou d'une autre, d'une manière franche ou d'une manière adoucie, il faut se fier à ce qui est sans raison ou à ce qui porte faiblement,

timidement, indirectement les couleurs de la raison de l'histoire. Il faut sortir de soi, de l'illusion, de la complaisance narcissique avec soi-même qui s'exprime dans l'optimisme béat ou le cauchemar misanthropique du « progressiste » ; en affaiblissant (jusqu'à rejoindre, par asymptote, le cynisme absolu de l'incrédule), l'intensité de la participation politique propre aux idéologies modernes du salut laïc, il y a de la part de Stendhal, homme de gauche, une renonciation à l'idéologie de gauche, ou un retournement qui la relativise et la conteste.

S'il s'agit pour lui de réduire la blessure de la politique, ce n'est possible qu'à la condition de se « désaffectionner » des espoirs et illusions de la politique du progrès, de « désaffecter » le réel, de le démoraliser comme réalité et comme espoir d'une réalité meilleure ; d'où la possibilité de le rendre comique, c'est-à-dire de trouver le rire dans un certain pessimisme : le vrai républicain ne rit pas du mal, il le combat ; c'est une révision en baisse du potentiel (de sens, de vérité) des hommes et de la société ; le réel est d'un sens incertain, ou faible, toujours inférieur à l'idée et à l'espoir, il n'est jamais vrai, il répudie sa propre vérité (supputée, pensée).

Le réel se dévoile comme irrationnel et immoral : il apparaît si l'on sort des préjugés de la raison et de la morale, si souvent additionnés dans la perspective humanitaire et progressiste. C'est la grande illusion que Stendhal sans doute a su refuser. A propos du cours de Villemain<sup>7</sup>, Stendhal définit l'historien parfait comme un homme qui a eu d'abord l'expérience de l'action, car il connaît « le désordre qui semble régner dans les affaires du monde » ; ce n'est pas le philosophe (comme Hume) qui peut écrire bien l'histoire, car il raisonne contre ce qui est contraire à la raison, il dédaigne le réel. Il pense bien, il pense que tout est ou sera bien ; le réalisme circonscrit ou rétrécit les illusions du progrès, l'extension du sens et de la morale qu'elles imposent.

Le Romain, qui subit un régime politique tel que pour survivre il doit se rallier à un cynisme désespéré, a aux yeux de Stendhal

---

<sup>7</sup> *Chroniques*, VIII, 141.



deux atouts : le « respect de la vérité », il ne triche pas avec le réel, avec le mal, et « la permanence de ses désirs », il veut et il sait ce qu'il veut pour lui-même ; il est doublement fidèle, à ce qui est, à ce qu'il est, à la violence des choses, à sa propre puissance d'affirmation.<sup>8</sup>

A l'inverse, « l'idéaliste est un être qui a de bonnes raisons de ne pas voir clair en lui-même » (Nietzsche) : parce qu'il n'y a pas grand-chose à y trouver. En ce sens le Moi dépend du réel ; refuser le réel comme le fait « l'engagé », c'est refuser l'homme et manquer de franchise avec soi-même. Donc le réel, il faut le vouloir, il est l'enjeu d'une dépense d'énergie, s'il est vrai qu'il y a plus d'audace à affronter la déperdition du sens que son surplus, à opter pour sa tête que pour son cœur, pour le nécessaire contre le souhaitable, s'il est vrai comme l'a dit Nietzsche, que « c'est une mesure de l'énergie que de savoir jusqu'à quel point on peut se passer d'attribuer un sens aux choses. » C'est une étrange quête, qui tient de l'ascèse, de la consolation et du retournement d'une souffrance, d'une thérapie anti-mélancolie et anti-sérieux, que celle qui va tenter de voir, admettre, comprendre, analyser ce qui est, tout platement, jusqu'à le supporter, jusqu'à en rire, jusqu'à l'intégrer à l'œuvre littéraire.

De Lingay, Stendhal dit que « ne perdant jamais son esprit dans les utopies de bonheur public, de constitution sage... », il était « admirable pour savoir les faits particuliers », par exemple les faits sur les particuliers que lui donnaient ses « dossiers » copieux et terriblement bien informés sur les individus. Moins on attend de la réalité, mieux on la connaît : la vérité sort toute nue du puits pour celui qui n'a aucune illusion et qui juge sur pièces ; le fait paraît quand s'enfuit le sens. Le réalisme implique le détachement objectif et surtout la vision de la politique dans son autonomie, sa logique propre, le développement pur et simple des forces en jeu.

Dans ses articles anglais, Stendhal, à plusieurs reprises, se réclame d'une vision philosophique ou scientifique de la politique

---

<sup>8</sup> *Promenades dans Rome*, Divan, I, p. 222.

et de l'histoire, qui en considère les données avec une objectivité totalement désengagée et qui se borne à constater les résultats des processus : ainsi il serait avantageux de « faire de la politique une science purement expérimentale »<sup>9</sup> qui jugerait une institution comme la vénalité des charges sur ses résultats qui sont bons, d'étudier l'histoire comme « un traité de chimie » examinant le despotisme, l'inquisition, l'ultraïsme comme on analyse les poisons et leurs antidotes, il loue Thiers de peindre la Terreur « sans s'arrêter à louer ou à blâmer cette dictature sombre et violente ». La politique ne pourrait-elle pas se réduire à une sorte de relation mécanique purement positive, « faire en sorte que A ne place pas son bonheur à faire une action dont le résultat nuirait à B » ?

Ainsi dépassionnée et démoralisée, la vision de la politique relève du constat pur et simple de ce qu'il implique comme choix : la considération de l'état de choses, de la nécessité, de la puissance d'affirmation de ce qui est, de ce qui réussit ; la force, le succès, la réalité, la durée sont des arguments, des preuves.

### LA POLITIQUE COMME ÉCLAT DE RIRE

La Restauration n'a-t-elle pas été définie comme une « comédie de quinze ans » où les royalistes faisaient semblant d'accepter la Charte, et les libéraux, les Bourbons ? Le réalisme qui se fonde sur une chute du *sérieux* de la politique aboutit au constat de son non-sérieux, à l'anesthésie absolue du cœur qui, selon Bergson, autorise la perception comique du réel. La relation du pouvoir et de l'opposant se retourne, c'est le gouvernant qui est inférieur au gouverné qui, au lieu de le dominer, est à sa merci et fait sa joie. Si le réalisme rabaisse le réel, il l'incline vers la dérision et le comique est dans sa logique.

A l'invective de l'indigné, au lourd raisonnement du politique, se substitue la plaisanterie : le ridicule est bien la meilleure arme,

<sup>9</sup> Voir *Chroniques*, VI, 187 ; *Courrier anglais*, Divan, II, p. 4 ; *Chroniques*, I, 129. Thiers est félicité d'avoir adopté pour le récit de la Terreur cette froideur philosophique (*Chroniques*, VI, p. 57). L'idée de politique scientifique et positive est à ce moment présentée par le milieu saint-simonien et en particulier par A. Comte.

parce qu'elle porte peut-être sur l'essence même du politique. En tout cas, les articles anglais se rangent à une sorte de point de vue majoritaire en France, celui des rieurs qui assistent, hilares, à la scénographie comique que leur présente l'actualité politique. Alors ce n'est plus d'intérêt politique qu'il s'agit, mais de cette « dose de curiosité que font naître les danseurs de corde »<sup>10</sup> dont les chutes (inoffensives) s'apparentent à celles des ministres, vrai divertissement : « Aucune comédie n'amuse le public parisien autant que le renvoi d'un ministre » ; « quelle comédie pourrait se comparer » au spectacle de la Chambre ? Villèle et Corbière « ont ainsi usurpé tout le domaine de la comédie. Il n'y a rien de plus grotesque ces mois-ci [octobre 1825] que ces M.M. Ils ont l'entier monopole du ridicule. » « L'Angleterre n'a rien à comparer au spectacle que nous avons goûté hier »<sup>11</sup> : c'était la réception à l'Académie du duc de Montmorency. Stendhal évoque « les épigrammes qui nous ont divertis des drôles qui gouvernent la France »<sup>12</sup> et s'étonne de ce que peut penser son lecteur anglais d'une vie politique aussi intense et aussi continuellement secouée par le rire : « Qui eût songé en 1810 sous Napoléon voir un jour à Paris un spectacle aussi comique ? Cette versatilité des mœurs doit faire de la France une nation fort curieuse et amusante aux yeux de l'étranger. »<sup>13</sup>

Et de fait il n'y a pas moins de neuf quotidiens à Paris « dont l'unique objet est de publier des plaisanteries sur tout le monde »<sup>14</sup>. En somme le comique est sorti du théâtre, où l'on ne rit plus guère, et la politique constitue la vraie comédie et elle est partout. Alors que *Racine et Shakespeare* déplore que dans une société très politisée, l'intérêt spécifique de la littérature soit plus faible que celui des événements réels, les articles anglais font apparaître dans le grotesque général de la chose politique un substitut de la comédie en crise. « Le génie de la nation semble n'avoir aujourd'hui d'autre

<sup>10</sup> *Chroniques*, VII, 121.

<sup>11</sup> *Ibidem*, VII, 113.

<sup>12</sup> *Courrier anglais*, Divan, V, 70.

<sup>13</sup> *Chroniques*, VI, 185.

<sup>14</sup> *Ibid.*, VI, 113.

objet que de se moquer des jésuites. »<sup>15</sup> L'auteur du *Nouveau complot contre les industriels* tourne en sketch comique l'épisode de l'emprunt d'Haïti : la forme comique schématise la politique pour la rendre lisible.

Il est vrai à la lettre que le ridicule est l'arme politique, le grand moyen de représailles des gouvernés envers les gouvernants, le contre-pouvoir immédiat et efficace ; l'Ancien Régime n'était-il pas un despotisme « tempéré » par les chansons ? « Plus le rang des personnes immolées au ridicule est auguste, plus le mot fait de plaisir. »<sup>16</sup> Il y a du ressentiment dans le rire qui éclate au visage des puissants. Mais « le plus sûr moyen de perdre un homme, c'est de le rendre ridicule »<sup>17</sup> ; Louis XVIII n'a-t-il pas renoncé à se faire sacrer à Reims de peur d'être ridicule ? Béranger aura été « un des plus puissants leviers qui a chassé les Bourbons » parce qu'il a « formulé gaiement le mépris des Français pour ce trône pourri »<sup>18</sup>. Les ministres, dit le journaliste stendhalien, craignent deux choses, perdre leurs places, et voir le ridicule contrarier, contraindre leur politique.

Et puis les plaisanteries les blessent, ils savent qu'elles sont « présentes à l'esprit de tout le monde »<sup>19</sup>, ils en sont poursuivis jusque dans leur propre camp qui rallie les rieurs et trahit ses chefs ; sur ce point, Stendhal évoque l'extension du rire au-delà des limites des partis et l'universalité du ridicule ; c'est la fameuse anecdote de Lefranc de Pompignan, l'ennemi des philosophes, mortifié d'entendre le Dauphin, le fils de Louis XV, pouffer de rire en répétant les épigrammes de Voltaire contre lui. Aux Tuileries, les gardes du corps font venir les brochures satiriques qui ridiculisent la monar-

<sup>15</sup> *Ibid.*, VI, 205. « Un gouvernement ridicule aux dépens duquel chacun se moque ou ironise » ; *Courrier anglais*, Divan, III, 141, tel ministre a été « mis sur terre pour satisfaire notre goût du grotesque ».

<sup>16</sup> *Racine et Shakespeare*, édition citée, p. 204. De même, *Chroniques*, VI, 357, « les ricanements d'un peuple moqueur et toujours prêt à tourner le pouvoir en ridicule ».

<sup>17</sup> *Chroniques*, VI, 311 : le ridicule est beaucoup plus efficace que les accusations sérieuses, car les Français n'aiment pas s'indigner.

<sup>18</sup> *Œuvres intimes*, II, p. 513.

<sup>19</sup> *Chroniques*, VI, 211 et VII, p. 99.

chie ou envoient les tambours leur acheter les *Débats*<sup>20</sup> ; au séminaire de Besançon, on s'arrache *Le Constitutionnel*. Charles X rit des blagues libérales sur son ministre Peyronnet ; rien ne résiste au rire, qui désagrège les partis, détend les raideurs partiales et l'on a l'impression que le pouvoir lui-même se sent ridicule et endosse les plaisanteries ou les partage ; Stendhal note que « les plus grandes sottises » de l'époque sont « commises par des gens qui s'en moquent eux-mêmes ». On verra des ultras voter « une bêtise » et en rire ensuite.<sup>21</sup>

Le comique remanie toutes les données de la politique : l'essentiel est pour tous de ne « pas avoir l'air bête ». Déjà sous l'Ancien Régime les *Mémoires* de Beaumarchais avaient fait plus de tort à la réforme du Parlement que les clameurs indignées des Parlementaires. En capitulant ainsi et en riant de lui-même, le pouvoir contresigne sa déshumanisation caricaturale : il devient l'éternel vaincu des farces, le Désappointé ridicule, le Désavoué total, le Bafoué solitaire et grotesque.

Bien sûr, ce rire politique risque fort d'être amer ou forcé ou d'être une expression de « la haine impuissante », un rire de ressentiment, comme ces rires voulus, exhibés que l'on entend dans les débats parlementaires. C'est le rire *politique* ; mais justement, de ce rire inextinguible qui semble saisir les Français sous la Restauration, Stendhal ne veut retenir que sa gaieté, sa plénitude franche et carrée. Alors que la moindre nuance de « colère impuissante » signale que l'on est dans l'odieux et non dans le comique, l'allusion à l'odieux devient « agréable » s'il s'agit « d'un ridicule amusant donné aux gens du pouvoir »<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> *Courrier anglais*, III, p. 80 ; *Le Frondeur*, petit journal très virulent, a des abonnés aux Tuileries, *ibid.*, V, 260. Sur la dette de Stendhal envers la petite presse et son magasin de plaisanteries, sur sa fidélité à un certain style de « blagues » contre le régime, je renvoie à mon étude, « Stendhal et les petits journaux », dans *Stendhal et la presse*, textes réunis par Ph. Berthier, Recherches et travaux, hors série, n°4, 1986.

<sup>21</sup> *Courrier anglais*, Divan, II, p. 466 ; de même *Chroniques*, VI, pp. 121 et 191.

<sup>22</sup> *Racine et Shakespeare*, édition citée, p. 204.

Et la politique est l'expression de « l'humeur riante » des Français<sup>23</sup> ; on a l'impression que rire restaure une communauté à l'intérieur de la division passionnée des partis, que les Français se réconcilient entre eux, avec eux-mêmes dans le rire politique qui exprime profondément leur nature, et leur culture, qui les institue en eux-mêmes, « peuple léger et aimant rire » (seul peuple à pouvoir faire de Chateaubriand un ministre<sup>24</sup>), toujours prêt « à s'amuser de ce qui est nouveau ou ingénieux », à accepter l'absurde (il s'agit des théories aristocratiques de Montlosier) s'il est bien dit et piquant, incapable de « s'empêcher de se moquer de ce qui est ridicule », même s'il est payé pour le dire, heureux dans l'inconséquence qui lui permet de se moquer de lui-même, d'être « agréable » même dans le répréhensible, esquivant avant tout « l'indignation trop vive » : le ridicule est pris plus au sérieux, si l'on peut dire, que des imputations odieuses et criminelles.

En somme, cette légèreté a deux faces que le réalisme explore : une face mélancolique puisqu'elle condamne la politique à la « pente douce », une face hilare puisqu'elle mène gaiement à sa tombe la vieille monarchie.

## UN PROBLÈME ENFIN RÉSOLU

Ce stade réaliste de Stendhal chroniqueur aurait alors réglé, enfin, le problème de l'odieux ou de sa transmutation en comique, ou plus précisément de la métamorphose de la satire en gaieté. Le couple Regnard-Molière est sans doute plus important pour Stendhal que le couple Racine-Shakespeare : il conduit directement à l'invention du réalisme comique, à la fusion du réel (politique et social) et du comique, ou à l'inscription de la politique romanesque dans le comique. Le journalisme réaliste a été tenté par le pamphlet, défini comme « la comédie de l'époque » : c'est le recueil des

<sup>23</sup> *Chroniques*, V, 303 et VI, 148 ; voir encore VI, 119, 121, 191, 309, 347.

<sup>24</sup> *Ibid.*, VI, p. 31.

articles anglais qui constitue dans l'œuvre de Stendhal sa comédie de l'époque.

C'est bien le moment où pourrait se situer ce passage évoqué par l'Égotiste de la perception de la politique (monarchiste) par l'horreur, *mon horreur pour le vil*, c'est-à-dire par la *passion*, à la perception « amusée »<sup>25</sup> ; en 1830, quand il propose à Mérimée de reprendre ensemble l'éternel *Letellier*, il se fait fort de « traiter d'une manière comique, en faisant rire, le sujet atroce du Calomniateur »<sup>26</sup> ; c'est le moment encore où se place pour l'Égotiste sa découverte de *l'esprit*, contrecoup des deux grandes crises passionnelles, contrecoup, peut-on ajouter, de la grande crise politique de la Restauration ; l'oracle dans les articles anglais, c'est Talleyrand, dont l'esprit est la formule de la réalité politique ; là il se confirme dans la pratique du non-sérieux absolu, de la dérision ironique et gaie. Le comique de la politique quotidienne, partial évi- demment, va évoluer vers un comique total de toute la politique.<sup>27</sup>

## LE RÉEL EST RIDICULE

Mais dans cette présentation du réel politique comme domaine du ridicule, Stendhal retrouvait la grande innovation de Molière justement explorée par la critique actuelle<sup>28</sup> : la jonction du réel et du ridicule, la réalité comme « comédie humaine » ou comme matière comique, le rire comme révélation et dénonciation de la réalité, le

---

<sup>25</sup> *Œuvres intimes*, II, p. 451 : sur ce point, on se reportera à nos remarques dans *Rire et Tragique dans La Chartreuse de Parme*, Eurédit, 2000, pp. 94 sq.

<sup>26</sup> *Correspondance*, II, p. 181.

<sup>27</sup> C'est bien alors que le comique est l'opposition, l'opposition fondamentale, cf. *Chroniques*, IV, 201, « certains se jouent de l'autorité établie, ce sont par nature des rebelles ; dans l'esprit, la satire, la gaieté, bref, dans la comédie de la société, se trouve invariablement quelque chose de l'esprit de l'opposition ».

<sup>28</sup> Je pense à l'étude de Patrick Dandrey dont j'utilise ici et plus loin les éclairantes conclusions, *Molière et l'esthétique du ridicule*, Klincksieck, 1992. Il m'a été particulièrement utile en ce qui concerne le personnage comique.

comique inscrit dans la réalité, manifestant la vérité ; la politique, c'est du comique tout fait, tout prêt, un filon tout trouvé à exploiter.

C'était bien une vieille idée chez Stendhal mise en attente jusqu'à cette occasion du journalisme : que le poète comique était d'abord, en un premier stade, un philosophe<sup>29</sup>, un penseur de la réalité sans préjugés ni scrupules et qui en perçoit le ridicule, un *Machiavel*, sur lequel était « greffé » un *Collé*, un artiste de la forme comique, qui possède l'art de « rendre sensible », c'est-à-dire risible, le ridicule de la réalité. Tâche périlleuse, car le pessimisme mélancolique et interprété comme méchant du philosophe qui voit au fond de l'homme, qui déniaise et désabuse, peut-il engendrer une véritable gaieté pure de toute âcreté, de toute amertume, de toute agressivité contre l'homme et la joie ? Les poètes comiques en tant que « connaisseurs de l'homme, meurent presque tous empoisonnés par la mélancolie » ; le comique et le sombre, le malheur, la laideur, ce qui navre et indigné, sont contigus, impliqués l'un dans l'autre. La comédie risque de s'infléchir vers le sombre de la satire, le sérieux de la dénonciation : *Racine et Shakespeare* fait le procès de Molière comme d'un Machiavel trop peu Collé, d'un satirique trop peu comique.

Mais les chroniques anglaises, au même moment ou un peu plus tard, ont valeur de solution pour le problème, être dans le vrai et dans le comique, problème de Stendhal poète comique, problème de Stendhal romancier, car il s'agit d'intégrer le coup de pistolet à l'harmonie esthétique, de réunir le réalisme de la politique et le réalisme esthétique. Pour le journaliste, la réalité est du comique, elle est déjà façonnée, formalisée, élaborée par son propre mouvement en pièce, la politique se dispose spontanément selon des schémas du théâtre comique. Que peut-on ajouter à la réalité, elle est perçue comiquement ? Collé est dans Machiavel.

« Un gouvernement ridicule et faible aux dépens duquel chacun se moque et ironise », offert aux « sarcasmes d'un peuple moqueur

<sup>29</sup> Voir *Œuvres intimes*, I, p. 846, 15 mars 1813 et *Molière, Shakespeare, la comédie et le rire*, Divan, p. 239 et 271.



et toujours prêt à tourner le pouvoir en ridicule » : mais c'est qu'il est ridicule en effet, qu'une politique-spectacle donne le plaisir d'une comédie continue, que le chroniqueur voit se développer selon les procédés du théâtre comique. D'abord l'allègre atmosphère de cynisme qui évacue le bien et le mal, et substitue à ce dualisme celui des sots et des habiles, des trompeurs et des trompés ; ainsi l'*affaire Ouvrard*<sup>30</sup>, racontée comme un immense divertissement, tout le monde est sali, sauf le dauphin, qui joue « le rôle ridicule d'un Cassandre », mais le récit stendhalien épouse le point de vue du concussionnaire malin et cynique, qui déclare « franchement, J'ai pillé... », mais qui se défend en ridiculisant tous les autres voleurs (c'est tout le monde), mais ce sont des voleurs maladroits et bêtes, le pouvoir est pillard, et sot ; le récit totalement amoral fait découvrir des voleurs ridicules et présentés par le point de vue du voleur supérieur qui les ridiculise.

Mais c'est la totalité des hommes au pouvoir et du personnel politique qui est retranchée de toute dimension sérieuse ou de toute existence simplement humaine ; « objets » du rire, fantoches allégés<sup>31</sup>, leur vie est appauvrie et réduite (ainsi ces ministres, vagues silhouettes, qui se résument en un sobriquet, un passé douteux, des conduites larvaires, ou Mgr Frayssinous ramené à des prédications outrancières comme des parades de foire), ils illustrent toujours leur définition simple mais fondamentale par la bêtise, l'ignorance, l'infériorité radicale, qui les classe dans les plus bas degrés de la population comique, aux confins de l'humanité farcesque : le Roi Louis XVIII, avec ses Mémoires d'émigration, son entourage, le Dauphin, l'éternel Sosthènes de la Rochefoucauld, héros d'innombrables scies journalistiques, auteur pour le moins d'une grosse sottise quotidienne, les 300 députés de la majorité qui ont « une tête trop faible » pour supporter le moindre raisonnement et ne parviennent pas à voter leur milliard pour se le partager. « Jamais peut-être un peuple aussi vif que les Français n'a été dirigé par un gouvernement aussi niais. »<sup>32</sup> Le régime tout entier va se définir comme une

<sup>30</sup> Cf. *Chroniques*, VI, p. 235 sq.

<sup>31</sup> Il faudrait dire, cf. *passim* : je renvoie à quelques citations : *Chroniques*, II, 123, V, 149, 225, 359.

<sup>32</sup> Voir *Chroniques*, VI, 327.

double polarisation de nature comique : au pouvoir une masse de ridicules, d'impuissances, d'incompétences, de défauts, dans l'opposition, presque universelle, les rieurs, les railleurs, les moqueurs ; la société se partage comme le théâtre, la comédie sur la scène, le public-peuple au parterre.

Le système Valenod repose sur ce principe<sup>33</sup> : à Verrières, il a recruté les « deux plus sots » des épiciers, les « deux plus ignares » des gens de justice, les « deux plus charlatans » des médecins, bref les « deux plus effrontés » de chaque métier et il leur a dit, « régnons ensemble », c'est l'ordre inverse, la hiérarchie retournée, tout le pouvoir aux grotesques, rien au mérite, le parti pris d'éliminer le talent, la compétence, l'honnêteté ; mais la formule du *Rouge* est reprise des articles anglais presque textuellement où elle est constamment glosée comme le principe de l'hilarité politique des Français et de la dichotomie gouvernants-gouvernés<sup>34</sup> : « penser bien », c'est ne pas penser du tout, la sottise attire la faveur, le pouvoir compromet et ridiculise tout ce qu'il touche, il ne produit que des valeurs négatives : « tout ce qui a quelque mérite dans la littérature aujourd'hui appartient à l'opposition », « le gouvernement actuel fait de la bêtise ou tout au moins de la bigoterie une recommandation sine qua non de la faveur du pouvoir »<sup>35</sup>, on craint comme la peste la consécration officielle, la réclamer, c'est « aspirer à descendre », être Académicien fait baisser les ventes<sup>36</sup>, « dans un pays où il y a une opposition, il ne peut plus y avoir d'Académie française » ; l'interdiction a une valeur positive ; afficher une liste d'ouvrages interdits à la douane, c'est les recommander et l'on voit les voyageurs s'empresse de copier la liste<sup>37</sup> : « la vanité française se moque toujours de faire ce qui est défendu », et « il suffit qu'une doctrine soit protégée par le gouvernement ou les gens en place

<sup>33</sup> *Le Rouge et le Noir*, Pléiade, p. 354. Dans *Racine et Shakespeare*, la double liste d'Académiciens, d'une part ceux qui sont dans l'Académie et ne devraient pas en être, et ceux qui devraient en être et n'en sont pas, relève de la même polémique : « dans un pays où il y a une opposition, il ne peut plus y avoir d'Académie française. » (p. 54).

<sup>34</sup> Ainsi *Courrier Anglais*, I, 96, II, 62, III, 38, 101, 102, IV, 20, V, 20.

<sup>35</sup> *Chroniques*, VI, p. 303.

<sup>36</sup> Cf. *Chroniques*, V, 173 ; de même p. 159.

<sup>37</sup> *Racine et Shakespeare*, p. 115, note ; de même. *Cor.* I, p. 901, « dans les pays étrangers on n'achète que sur la recommandation des journaux d'opposition ».

pour devenir suspecte au public »<sup>38</sup> ; tout ce qui est officiel est marqué d'une tare indélébile et est rejeté par le mépris et l'irrespect.

Au pouvoir maintenant de « mâcher le mépris » en tout instant et dans tout ce qui le manifeste comme pouvoir : « Dès qu'il y a censure dans un pays, la plus mauvaise plaisanterie contre le pouvoir réussit. »<sup>39</sup> Et dans les séances où se discute le fameux milliard, Stendhal fait l'éloge de la juste éloquence de Constan<sup>40</sup>, qui a trouvé la bonne rhétorique adaptée à un auditoire composé de vieillards stupides, égoïstes et voleurs, il a choisi de ne pas faire appel à la raison, à l'honneur, à la générosité, mais de leur « faire avaler le mépris », de les « accabler de ridicule » à coups de sarcasmes ininterrompus qu'ils ne comprenaient qu'avec retard, de leur décocher ce « terrible passage » sur la prétendue fidélité des émigrés aux Bourbons qu'il est « impossible de lire sans rire ».

Le ridicule, quel qu'il soit, atteint le pouvoir dans son exercice, rien ne vient de lui qui ne soit pas l'objet de la moquerie, et sans doute plus profondément, dans son principe ; le rire a une puissance d'anarchie, il répond au fait du pouvoir, il est la politique elle-même : avant la caricature de Gros, les articles anglais en ont fait la preuve. Le pouvoir est soluble dans l'hilarité. Et c'est d'autant plus vrai si le pouvoir, comme les personnages de farce, ou de comédie (l'on retrouve Molière) est lui-même l'auteur de sa déconfiture, et si le rire sanctionne l'infirmité du pouvoir, voué au ridicule, à la duperie, aux coups de bâton, si les puissants ne récoltent que des ridicules et des *chutes* : « N'est-il pas plaisant de voir une colère qui dans l'excès de sa fureur et de son aveuglement se nuit à elle-même ? »<sup>41</sup>

Le ridicule atteint un pouvoir victime de lui-même, une noblesse qui « conspire contre elle-même », et qui nuit au roi, des jésuites

<sup>38</sup> *Courrier Anglais*, I, 93 et III, p. 206.

<sup>39</sup> *Racine et Shakespeare*, p. 110.

<sup>40</sup> *Chroniques*, V, 115.

<sup>41</sup> Cf. *Mélanges de littérature*, Divan, III, p. 282 ; *Chroniques*, VI, 213 ; et encore, V, 177, VI, 313. Relève du comique la situation du piège : le pouvoir croit faire son affaire à Ouvrard, qui retourne les rieurs contre lui (*Chroniques*, VI, 235 et 245).

qui provoquent une nouvelle révolution. Le régime veut-il impressionner et se déployer en public qu'il devient « un spectacle d'un effet on ne peut plus comique »<sup>42</sup>, un amusement universel : ainsi cette procession du jubilé, où les gags se succèdent, avec les jésuites, les séminaristes, les maréchaux, le dauphin, la comtesse aux pieds nus et le bon mot des cordonniers ; à la limite la politique devient une succession de bons (ou mauvais) tours qui provoquent le dépit du chuté et le grotesque du berné : les jésuites font une bonne farce au grand libéral Dupin ridiculisé pour vingt ans ; et aux magistrats jansénistes d'Amiens, les jansénistes mystifient les jésuites, Latouche ridiculise Sosthènes qui veut « amortir » sa revue. La politique s'inspire des *Fourberies de Scapin* : tout le monde trompe tout le monde, et les plus rusés tirent les ficelles ; si le peuple crie des vivats en l'honneur du pouvoir, c'est qu'on lui distribue des pièces de 50 centimes ; il les prend d'autant plus volontiers qu'« il considère le gouvernement comme son ennemi...et l'argent distribué comme une rémunération légale » ; il en donne au pouvoir pour son argent, et le pouvoir y croit, car le maire d'une commune qui a crié assez fort est assuré d'avoir de l'avancement et d'être fait baron.<sup>43</sup>

## SCHÉMAS COMIQUES

Il y a un comique de l'échec, un comique de l'inconscience aveuglée qui avoue, qui proclame son ridicule et le schématise en des mots de parti, analogues aux mots de caractère, ces mots « historiques », comme on le précise dans les romans et qui sont la parodie des vrais mots de l'histoire, héroïques et souverains ; ici il n'y a que l'énormité de la partialité maniaque qui ne se retient plus, qui s'étale avec la naïveté ou l'idiotie de la bonne conscience. Réduite en mots qui font rire, qui sont des erreurs ou des sottises que l'ennemi arbore comme des emblèmes, la politique s'humanise, s'indi-

<sup>42</sup> Cf. *Chroniques*, VI, 181 et 211.

<sup>43</sup> Cf. *Chroniques*, V, 277.

vidualise, elle se résume dans des hommes et leurs paroles, qui ont la même valeur que le graphisme caricatural, auquel s'ajoutent les mots des légendes ou des bulles.

Le mot, plus habile que ce que Stendhal appelle le « pamphlet », le discours (de type voltairien où le ridiculisé se dépeint et s'accable lui-même : l'on met à la première personne des phrases de pamphlet) est involontaire et il peut avoir été dit, ou le sembler. Ainsi la phrase de l'empereur d'Autriche (« Je n'ai pas besoin de savants »<sup>44</sup>, c'est le cri du partisan des ténèbres), l'euphémisme « rigueur salutaire » désignant la Saint-Barthélemy, la phrase célèbre prêtée à Charles X (et dont dans *Le Rouge*, Nerval-Polignac donne une paraphrase), « J'ai 69 ans et je voudrais bien ne pas être damné »<sup>45</sup> ; la même intrépidité opaque dans la bonne conscience, conduite au point où elle est identique à une hypocrisie absolument invulnérable, se retrouve dans le mot de M. de Rênal se plaignant des critiques de l'opposition, « Cela nous empêche de faire le bien », ou dans celui du commandeur de Soubirane qui veut « jouer à la Bourse à coup sûr », ou dans celui du député qui parle à Octave des millions « qu'il allait lui voter » et regrette ensuite de ne pas pouvoir se voter le sien sans voter celui du jeune Malivert qui l'a mal reçu. La scène dramatise les articles anglais et l'argument libéral : c'est une majorité d'anciens émigrés qui se vote des millions. La politique s'exprime dans ces paroles brutes, ces aveux irréfléchis, cette inconscience de gens qui en disent trop parce qu'ils disent tout haut ce qu'ils pensent ou ce que l'opposition suppose qu'ils pensent.

Rien de moins politique que ces politiques : c'est que les personnes réelles du jeu politique deviennent des personnages, ils sont « probants » et apparaissent dans des « scènes probantes », selon la formule de Stendhal concernant Molière et ses propres essais dramatiques ; la jonction du réel et du ridicule suppose que la réalité

<sup>44</sup> *Ibid.*, IV, 141, VII, 35, puis IV, 285, VI, 321 ; *Le Rouge*, p. 225 ; la belle phrase du maire de Verrières, « Ruinez sans pitié tous les imprimeurs et mettez l'imprimerie en monopole comme le tabac » (*id.* p. 334) se trouve dans les *Chroniques*, IV, 273.

<sup>45</sup> Cf. *Chroniques*, VI, p. 211.

puisse être saisie sous l'angle du ridicule, que le ridicule y soit lisible, comme au théâtre ; que la politique ait les mêmes figures que le théâtre, qu'elle soit personnifiée, représentée en actions et en scènes, qu'elle ait des visages, et des visages expressifs, des expressions (on l'a vu pour ses mots), des intensités affectives, des mimiques psychologiques ; la politique comique a un visage humain, elle s'anthropomorphise, ce qui sans doute l'humanise. Le rire éloigne et rapproche : il rapproche de nous les grands et les puissants. Les personnalités illustres deviennent des héros burlesques d'aventures, de disgrâces, de chutes, d'avaries, ils entrent dans le comique dès lors que le chroniqueur les voit, les montre en proie à des sentiments excessifs, théâtraux certes, mais vivants et concrets, qui *représentent* la politique : Peyronnet mortifié par Béranger, Villèle ulcéré par les *Débats*, blessé dans sa vanité, angoissé, furieux, enragé, désespéré, Chateaubriand plein de rage et de déception après sa disgrâce ministérielle.

Mieux encore, on les voit, les ministres, agités de leurs émotions, vivant la vie publique sur le mode de la vie privée (centre traditionnel du théâtre comique : l'intensité des sentiments politiques en tout cas n'évoque aucun aspect dramatique), on voit par exemple à l'Académie la mine renfrognée de Chateaubriand, son front assombri, Montmorency avec sa pâleur cadavérique, Frayssinous qui écoute Daru avec une rougeur accusatrice, les bras croisés d'indignation et le regard hautain, comme on voit la concupiscence des regards des séminaristes qui défilent<sup>46</sup> : les députés émigrés qui ont eu la mauvaise idée de poursuivre le *Journal du Commerce* et qui sont obligés d'entendre les vérités et les insolences de son avocat, tous réunis avec leurs perruques poudrées, leurs habits brodés, tous ridiculisés ensemble, ils en poussent de « profonds gémissements » d'angoisse à chaque attaque. « Quelle comédie pourrait se comparer à un tel spectacle ? »<sup>47</sup> : le débat politique devient un face à face individuel, réactions d'émotions, évidence des défaites et victoires, mines piteuses ou furieuses.

<sup>46</sup> Je renvoie à *Chroniques*, IV, 275, V, 185, 319, 365 sq., VI, 119, 196, 209, 241, 253, VII, 77, 81.

<sup>47</sup> *Ibidem*, VI, 155.

Il s'humanise, se particularise et se résume en saynètes, en récits analogues à des fables ; quand Talleyrand décrit les débats parlementaires sur l'indemnité des émigrés comme la discussion de sauvages qui ont tué un lièvre et ne savent pas comment le faire cuire et le partager, il fait une sorte de fable<sup>48</sup>. La politique se fait image, image d'Épinal à l'envers, qui fixe en un schéma le ridicule « historique » et le répète à jamais, mais grossi, monté à l'énorme, à l'inhumain, tonitruant : ainsi les dévotions du maréchal Soult allant à la messe tous les matins avec un énorme livre de prières<sup>49</sup> ou allant communier en grand uniforme, escorté de huit laquais et couvert de décorations : cérémonie religieuse ou cérémonie militaire ?

Telle est bien l'ambiguïté permanente d'une religion « politique » qui avoue sa nature (qui affiche son ridicule) par les rapprochements audacieux où s'exprime une hypocrisie de fond, qui veut comme Tartuffe, additionner les avantages sur le plan du « monde » et les avantages dans l'ordre de la foi ; « le monde », c'est le grand monde d'abord, où des jésuites font de brèves mais pieuses interventions au début des bals avant le flonflon des violons, ce sont les grandes paroisses aristocratiques qui se distinguent fort peu des salons du noble faubourg, on y règle les carrières, les intrigues d'amour, les beaux mariages.

Quant au « miracle » produit par le *Génie du Christianisme*, son effet à long terme, il est lui aussi visible, on le voit dans les scènes de la vie religieuse sous la Restauration que présentent les articles anglais : depuis Chateaubriand, « un élégant équipage » peut s'arrêter devant la porte d'une église ; aussi maintenant il y en a de longues files, les mères qui ont des filles à marier y font stationner longuement leur voiture, ou les jeunes gens « ont soin d'y oublier des missels marqués en lettres d'or à leur nom. » Stendhal nous raconte des vaudevilles dévots, c'est Labiche à l'église ; ou alors, pour décrire une séance de la Société des Bonnes Lettres<sup>50</sup>, il se livre à une mise en scène grotesque, à un comique total qui accable

<sup>48</sup> *Ibid.*, V, 115.

<sup>49</sup> Voir *Chroniques*, IV, 333, VI, 29 sq., 149, 161, 181.

<sup>50</sup> Cf. *Chroniques*, V, 37.

ces auteurs obscurs et chutés et les « vieilles marquises » ruinées qui les protègent ; tout est vieux, tout est raté, tout est ténébreux dans cette caverne de l'échec et de la nullité : association « obscure », salon mal éclairé et étouffant, « pauvres diables » de littérateurs boueux, inconnus ratés, sifflés, plagiaires, que la police décore ou pensionne chaque fois que le public se moque trop fort de leurs poèmes et de leurs tragédies.

## LE RIDICULE POLITIQUE

Mais plus nettement Stendhal va nouer les rapports de la politique et du ridicule ; non seulement les hommes politiques sont ridicules, mais ils le sont politiquement. Pour que le réel soit ridicule, il faut qu'une nécessité fasse découler le ridicule de la réalité ; il ne suffit pas que le personnel politique de la Restauration soit puvu amplement de ridicules personnels ; c'est le système, sa nature politique qui doivent être perçus comme ridicules. La Restauration en elle-même produit du ridicule, et sur ce point, Stendhal retrouve l'exemple de Molière et une certaine « philosophie » du ridicule, appliquée à la politique. L'ultra s'apparente au personnage ridicule de la comédie classique moliéresque, il en reprend l'irréalisme, l'aveuglement, le décalage par rapport à la réalité, qui le jette dans cette « irraisonnabilité » qui caractérise Tartuffe, dans l'illusion sur soi et le monde, dans le délire de l'idée fixe ou de la présomption ; il est possédé par une illusion sur soi, sur l'histoire, sur la réalité, il ramène tout à son idée, et ne brasse que le vide de sa chimère et de sa fureur, de sa surestimation dérisoire de lui-même.

Il se définit par un écart (définition classique du ridicule), ou une difformité ; la grimace ridicule oppose l'être et l'apparence (il ment, et il ment mal), et surtout la raison, le bon sens, et l'erreur, l'illusion, le fantasme aberrant, l'irrationnel impossible. Le rire politique (comme le rire moraliste) oppose l'absurde au sensé, le fanatisme aveugle de l'infatuation à la juste adaptation à la nature et à la réalité, le délire de la prétention déréglée à la lucidité de l'intelligence.



Au fond, le politique « ultra », et le mot met bien en valeur la notion d'excès, renvoie à une politique et au débordement de toute sagesse, de toute modération, point stable d'un consensus (politique ou littéraire), il est possédé par la *vanité*, il n'est lui-même que vanité, en ce sens qu'il surestime démesurément sa personne et surtout son pouvoir, et qu'il exhibe, sous prétexte de politique, ce gonflement vide, cette inanité sonore. La vanité est une illusion sur soi-même, à laquelle s'ajoute la volonté illusionniste de rallier les autres à cette erreur, à l'admiration d'un trompe l'œil, d'un creux, d'un rien.

Il y a proprement une vanité du gouvernement, ou une vanité idéologique, une hypertrophie du pouvoir, saisi par un délire de supériorité ; le pouvoir monte à la tête, et l'homme politique devient, fatalement, ce Narcisse aveugle qui ne voit que lui-même, qui tire tout à lui, qui se croit tout, et qui est surtout animé par la folie désastreuse de rendre réelle son irréalité, sa prétention presque délirante. Le comique que Stendhal a toujours préféré est bien fondé sur la vanité : elle traverse la passion et la contredit (l'avare dépensier par vanité), elle égare le moi vers la chimère (Sansfin séducteur), et le confie dans l'impossible projet (cacher sa bosse pour Sansfin encore).

Est-ce que la Restauration ne serait pas une immense *vanité*, un acte démentiel de vanité politique, condamnant tous ses participants à donner le spectacle de leur comique intrinsèque, du comique de leur politique ? D'abord, ils sont bêtes, ils sont aussi furibonds, et enragés, la fureur et la sottise sont irréalistes, leur prétention est violente, agitée, impuissante, ils *tombent* toujours, et enfin la caractéristique la plus générale, la plus significative, la plus créatrice de comique (classique), c'est sans doute leur « absurdité » liée à leur « stupidité », qui, dans la logique d'une suffisance aveugle, déraisonnable, *inadaptée*, produit une politique ridicule en elle-même. L'infirmité de l'intellect s'accomplit, si l'on peut dire, dans ces bouffées de déraison et de stupidité que sont les initiatives du régime.

Qu'on en juge par le lexique stendhalien<sup>51</sup> : « le gouvernement tombe chaque jour dans les plus incroyables absurdités », « le gou-

<sup>51</sup> Voir *Chroniques*, V, 159, et aussi 209, 319, 335, 369, VI, 77, 121, 139, 157, 255, 279, 337 (« Il faut avouer que s'il existe aujourd'hui un esprit de quelque valeur, c'est

vernement légitime avec cette niaiserie qui le rend plus remarquable encore que sa méchanceté... », « jamais assemblée ne fut plus méprisable et plus bête », le refus de laisser revenir en France les restes de David après sa mort est « une conduite imbécile... rien ne pouvait être plus stupide... », « notre gouvernement imbécile », Villèle est poussé par « les jésuites » à « toutes sortes de bêtises », une « tyrannie qui s'exerce dans les actes les plus arbitraires et les plus stupides. » Stendhal lui-même, avant d'écrire dans le *Journal de Paris* (ministériel), s'inquiète « du degré d'absurdité et de mensonge exigé par le rédacteur en chef »<sup>52</sup>.

Il peut en tout cas dans ses articles relever dans l'idéologie du régime les éléments de non-sens, d'énoncés qui s'annulent logiquement parce que, dans les résumés caricaturaux qu'il en donne, ils reposent sur un absurdisme. On n'oubliera pas que selon sa terminologie une plaisanterie est d'abord une absurdité. La Restauration, si elle veut réaliser ses impossibles, impensables projets, doit violer la raison des Français et faire accepter à leur raison des suicides logiques. La Restauration ne peut pas se penser : il lui est impossible de présenter sa politique d'une manière intellectuellement cohérente. Elle nie la raison, la légitimité de l'opinion, et pourtant s'adresse à elle, et raisonne avec elle mais pour la persuader de « se déclarer inexistante »<sup>53</sup>, « l'énormité de cette absurdité » qui schématise la pensée de Lamennais rend son journal « très amusant », et le même Lamennais, représenté comme une sorte de Raminagobis, « dit tout doucement aux Parisiens » une autre absurdité, « approchez, mes chers amis, et laissez-moi vous prouver par la raison qu'il est de votre devoir de renoncer à la raison. » Le parti ultra veut en finir avec « la faculté pensante » des Français. Mais alors pourquoi écrire, réfléchir, raisonner ? Peut-on penser contre le fait de penser, penser pour appeler à ne pas penser, raisonner contre le raisonnement ? Montlosier, qui est un Don Quichotte complètement fou quand il est question de sa marotte, la noblesse, entreprend de

---

un esprit d'opposition... jamais peut-être un peuple aussi vif que les Français n'a été dirigé par un gouvernement aussi niais. ») Sur « la bêtise des Bourbons », persécutant Béranger, *Œuvres intimes*, II, p. 513.

<sup>52</sup> *Correspondance*, II, p. 38.

<sup>53</sup> Voir *Chroniques*, V, 37, 99-101, 177, VI, 147-149.

démontrer aux roturiers que les nobles sont nobles dans l'intérêt des roturiers, qu'une noblesse insolente est un bienfait, que le fait de rosser les non-nobles est excellent pour eux... On peut mettre un bâillon aux gens, c'est ce que l'on fait, mais comment les persuader de se taire, comment leur parler pour les amener à renoncer à la parole ? Ou écrire pour combattre le fait d'écrire et de lire ? Le livre, le journal, sont incompatibles avec le régime qui se sert d'eux. Seule solution : que l'imprimerie soit une régie de l'Etat, comme le tabac : c'est ce que demande M. de Rênal. Mais en elle-même la pensée du régime ne peut pas s'articuler comme pensée : tout au plus comme un non-sens, une démarche illogique, une folie inconsistante.

Alors la troupe de la Restauration s'apparente tout entière, comme classe politique, aux grands délirants et maniaques de Molière. Et c'est bien là que le comique de cette vanité furieuse et impuissante recoupe l'analyse politique, que le comique se fait analyse politique, ou que l'inscription du réel dans le comique est en la présentation légitime et même réaliste. La Restauration est comique comme un personnage de Molière : elle met au pouvoir la déraison, l'autosuffisance chimérique, l'idée abusive. Et la réalité passe à côté, sans que le pouvoir l'aperçoive.

Tout ce que « la pente douce » accumule lentement, les générations nouvelles, les lumières, la méfiance, l'incrédulité, le mouvement des richesses, la montée de la machine à vapeur, l'impopularité croissante du système, c'est tout cela qui creuse le ridicule de cette folie irréversible en creusant l'écart du pouvoir avec la réalité. « Le peuple français n'estime rien, n'aime rien, ne croit à rien » : comment alors ne pas trouver « divertissant dans un pays où il n'y a pas de religion du tout »<sup>54</sup> le développement des conflits religieux fondé sur la confusion croissante du Trône et de l'autel ? Relativement à la réalité de l'histoire, le régime est une *vanité*, une grosse bulle de vanité.

MICHEL CROUZET

<sup>54</sup> *Chroniques*, V, 275, VII, 79.